

L'écriture à double tranchant de Boris Schreiber

A soixante et onze ans [*sic*], Boris Schreiber reçoit donc le prix Renaudot, pour un roman tumultueux et touffu, « Un silence d'environ une demi-heure » (Le Cherche-Midi éditeur). Après avoir placé le récit d'une enfance bousculée, mais pleine de rêves de gloire, au cœur de deux précédents romans, « Le Lait de la nuit » et « Le Tournesol déchiré » (François Bourin, 1989 et 1991), il nous propose aujourd'hui une véritable somme autobiographique, consacrée à la période 1936-1945. Plus de mille pages, 1038 [*sic*], pour être précis, y défilent sous nos yeux, en une sorte de course échevelée au souvenir.

Le récit commence dans l'appartement d'un immeuble bourgeois, qu'occupe le jeune Boris, avec son père Wladimir et sa mère Genia, rue de la Glacière, à Paris. Car chaque soir, le garçon de treize ans fait la causette à sa mère, dans la cuisine, pendant la préparation du dîner. Jusqu'à ce que l'on sonne à la porte d'entrée : c'est le père qui annonce ainsi son retour, interrompant le tendre concile. Alors Boris regagne à la hâte sa chambre, ouvre n'importe quel livre, auquel il feint de s'intéresser. Pour le cas où le père viendrait à frapper chez lui. Mais la chose ne se produit jamais. Seules les punaises, qui sortent une à une d'une fissure murale, viennent lui tenir compagnie, l'obligeant à pousser son lit au centre de la pièce. Puis c'est le repas, pendant lequel le père ne cesse pas de lire son journal, jusqu'à l'invariable « Boris, tu peux regagner ta chambre », qui ouvre grande la solitude de la nuit...

Le roman de Boris Schreiber s'ouvre de saisissante façon sur la traditionnelle scène vespérale, restituant la sorte de ferveur muette qui unit le fils à la mère, comme l'ambiance de pauvreté compassée qui règne chez les Schreiber. Avec d'entrée de jeu, le dédoublement sur lequel le récit se construit : l'écrivain d'aujourd'hui marche à côté de l'enfant d'avant-hier, épouse et commente chacun de ses actes, chacune de ses pensées. Un « nous », englobant « Boris et moi », prend en charge l'histoire d'un destin absolument indissociable de l'histoire du temps.

C'est que Boris est né, au début des années vingt, à Berlin, de parents juifs russes, partis après la Révolution d'octobre. Après l'Allemagne, il y aura la Pologne et la Belgique, puis la rue de la Glacière. La richesse, la pauvreté, puis de nouveau la richesse. Le père est homme d'affaires : Boris Schreiber lui devra son aisance future. Pour l'heure, c'est le Front populaire, auquel on ne s'intéresse que médiocrement dans la famille. Le regard de Boris se trouve davantage aimanté par les « silhouettes inaccessibles » qu'il aperçoit dans les halls des palaces. Mais comment faire autrement, quand une mère aveuglée d'amour vous a très tôt prédit la gloire ? Celle-ci pourrait venir de la littérature. Boris, encouragé par sa mère (« tu te sentiras moins seul »), tient en effet un journal intime. A quinze ans, il se paie de culot et présente de premiers textes à André Gide, dont il obtient seulement un encouragement. Une déception, pour celui qui vise rien moins que le panthéon littéraire.

Véritable adieu à l'enfant

Ensuite viendront la drôle de guerre, l'Occupation, l'exode, le 11 juin 1940, vers... Vichy, puis Marseille. Plus tard encore, Boris choisira de se dissimuler en travaillant pour... l'organisation Todt. Mais tandis que l'histoire déferle sur lui, l'obligeant à de continuelles adaptations, lui-même semble d'avantage accaparé par de menus événements sentimentaux : « Moi d'abord », avait-il, un jour écrit dans son journal. Pendant les combats de la Libération, à Marseille, il se joindra aux forces de la Résistance, faisant brièvement se rencontrer les deux lignes qui partagent sa vie. Le récit se termine alors que Boris se voit refuser par Gallimard son premier recueil de nouvelles...

Autour de ce fil narratif, que l'on sent marqué d'une douloureuse sincérité, s'écoule une prose torrentielle, charriant de grands morceaux de temps et non moins grands pans de subjectivité. Et une coulée impressionnante, au bout de quoi peut enfin advenir le véritable adieu à l'enfant. Comme si l'ancien rêve de démesure avait enfin trouvé à se réaliser dans ce roman-fleuve. Non plus pour

quelque gloire, mais pour mener à bien l'indispensable travail de deuil : cette œuvre, grâce à laquelle il peut enfin affronter le passé d'égal à égal. Du moins se plaît-on à l'imaginer.

Jean-Claude Lebrun